

Ce fut donc d'un ton légèrement moqueur qu'il aborda le serviteur.

—Vous êtes le garde-chasse Cardoze, n'est-ce pas ? celui qui, m'a-t-on dit, est si bon tireur qu'il peut abattre tout gibier qu'il vise ?

Il avait fallu l'ordre formel de Berthe pour que le père de Nicole eût consenti à se trouver si vite en présence du Russo. Il s'était juré de rester impassible devant lui et de se montrer sourd à l'insignifiante phrase qui lui serait dite. Mais les quelques mots du comte, qui semblaient ne contenir qu'un compliment sur son adresse, étaient prononcés d'une façon telle que Jacques crut y découvrir un sens caché. Il releva vivement la tête et regarda le comte en face.

Mais, derrière M. de Gabrinoff, il vit apparaître le visage de la mariée dont les regards lui commandaient la prudence. Aussitôt il répondit d'une voix qu'il fit calme :

—C'est la vérité, monsieur le comte, je suis bon tireur. Les loups de la contrée en savent quelque chose.

—Dans mon pays, continua le Russo, nous estimons peu ces triomphes à distance. Au lieu de nous mettre à l'affût, nous marchons, le couteau au poing, droit à notre ennemi... et nous le choisissons de taille à combattre... alors c'est une vraie lutte. Essayez donc de ce genre de chasse, Cardoze.

Ce conseil inattendu avait changé l'humour du garde qui, moqueusement à son tour, répartit :

—Alors Monsieur me conseille de chasser le lapin au couteau ?

—Oh ! non, la grosse bête... l'animal dangereux... celui qui se défend. Pour le cas où vous auriez l'occasion de tâter de la chasse au couteau, je veux vous donner l'outil nécessaire, mon brave garçon.

Et le comte se retourna pour prendre dans la corbeille le couteau de chasse dont nous avons parlé. Mais avant qu'il eût posé la main sur l'arme, la comtesse s'était aperçue d'un détail qui avait échappé à l'examen général des convives.

Sur l'une et l'autre coquille de la poignée était gravé l'écusson des Gabrinoff.

Offrir ce cadeau à Jacques, c'était vouloir lui faire porter le chiffre, pour ainsi dire la livrée de ce maître qu'il ne reconnaissait pas. Berthe comprit aussitôt que le garde, à la seule vue de l'écusson, allait jeter dédaigneusement l'arme au pied du comte. Pour éviter, en présence de si nombreux témoins, une pareille scène, elle s'empara vivement du couteau de chasse et, le plaçant entre les petites mains de son frère, elle lui dit :

—Va porter toi-même ce cadeau à ton ami Cardoze.

De Gabrinoff, sans rien comprendre au motif qui faisait agir sa femme, laissa l'enfant exécuter la commission. À l'aspect de l'écusson, le serviteur, comme l'avait prévu la comtesse, recula d'un pas. Mais, devant François, le dernier des Valnac, son jeune et véritable maître, qui lui tendait l'arme, il se courba obéissant et prit le couteau.

Pendant le pêle-mêle des assistants qui suivit la distribution, Mme de Gabrinoff se rapprocha de Jacques, toujours à l'écart, lui souffla en rouriant :

—Merci, Cardoze. Si ce couteau te répugne par trop, rends-le-moi quand tu voudras... et, comme je ne veux pas que tu sois frustré de ton présent de mariage, je te l'échangerai contre quelques jolies fanfreluches pour Nicole.

Le lendemain tout le pays parlait du superbe coutelas que le comte avait donné à son garde-chasse.

Le lendemain aussi, le chevalier de Saint-Dutasse, dans la chaise de poste qui l'entraînait vers Paris, se disait gaiement :

—Oui, je reviendrai passer un mois au château, on peut y couler les heures douces... bon vin... bonne table... et cette charmante Nicole.

À la même heure, le docteur Perrier, qui avait regagné son village de Donchéry, se répétait de dix en dix minutes :

—Nicole Cardoze... quelle jolie fille ! !

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

Oalino vient de faire emplette de plusieurs grosses de crayons et rencontre un ami qui lui demande la cause de cet accaparcement.

—Je fais mes provisions avant que ça n'augmente, répond notre idiot, puisque les ouvriers des mines sont en grève.

Un bon bourgeois lit son journal.

—1884, une année bissextile. Allons, zut ! un jour de plus à vivre avec ma femme.

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

À toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit. — Un an, \$1 00, six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exili l'Empisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exili l'Empisonneur* (suite et fin), *Le grand Huit, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE, 1884 — Jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)